

les others

Édito

Habitué à assister aux grands exploits outdoor en tant que spectateurs, on imagine d'ordinaire leurs protagonistes comme des héros de marbre, capables de surmonter l'insurmontable : danger permanent, températures extrêmes, solitude profonde... On dit pour cette raison qu'ils sont « câblés différemment » du commun des mortels.

Décrite par les intéressés pourtant, l'expérience est souvent tout autre. Distorsion de la réalité, hallucinations, phobies, délires... Ce qu'il se passe dans notre cerveau au contact de la nature sauvage n'est pas toujours beau à voir. Un territoire immense et impalpable qui relève du psychique, du fantasme, de l'imaginaire...

Ce onzième volume papier propose une plongée au cœur de ce monde étrange. Un voyage multicolore là où l'esprit s'embrume, des cimes du Nanga Parbat en compagnie d'un Reinhold Messner en bout de course (page → 181) au plus profond des vagues géantes de Nazaré (page → 203). Là où les émotions déraillent, dans une course-poursuite avec son ombre (page → 162), un combat contre ses addictions (page → 13) ou face

à l'ampleur des bouleversements climatiques (page → 44). Là où les sensations disparaissent, en plein *whiteout* (page → 221) comme dans la nuit sans fin d'Utqiagvik en Alaska (page → 96).

Ironie du sort, à peine avons-nous entamé cette exploration intérieure du monde extérieur que la moitié de la planète se retrouvait enfermée. Soit. À l'abri d'un virus qui menaçait jusqu'à notre goût et notre odorat, nous avons fait appel à nos cinq sens pour tenter d'élucider les mystères de la conscience : comment se matérialisent nos peurs les plus primaires ? Quelles sont les capacités et les limites de notre cerveau ? Et si notre perception du monde, habituellement encordée à l'ordre des choses, n'était finalement qu'un fragment de ce vaste objet appelé « réalité » ?

**Thomas Firh,
Nicolas Legras
& Solene Roge**



Les Others

Rédacteur en chef
Thomas Firh

Directeur de création
Nicolas Legras

Directeur artistique
Bastien Bouvier

Responsable éditorial
Solene Roge

Responsable partenariats
Damien Bettinelli

Directeur des stratégies
Baptiste Picard-Deyme

Directeur artistique web
Martin Mandel

Relecture française
Julien Bourbiaux

Traduction anglaise
Nicole Felipe

Relecture anglaise
Fiona Filipidis

Responsable distribution
Basile Le Clerc de Bussy

N°11

Commandes en ligne
lesothers.com/magazine

Distribution
stockist@lesothers.com

Contact
contact@lesothers.com

Partenariats
studio@lesothers.com

Impression
Manufacture d'Histoires
des Deux-Ponts

Papiers
En partenariat avec Fedrigoni
Sirio color Nero 210 g, Freeliffe
Vellum White 100 g, Symbol
Freeliffe Gloss Premium White
115 g, Woodstock Blanco 80g.

Typographies
Moderat, Tiempos, Nostra,
Gza, Formula Condenced,
Editorial New, Clifton,
Mars Extended, .

LES OTHERS
18 rue Saulnier
75009 Paris

ISSN 2426-8151
ISBN : en cours de
renouvellement.
Dépôt légal après
publication.

© 2020 Les Others.
Tous droits réservés.

Remerciements

Zac Hoffman
Børge Ousland
Hugo Vau
Daniel Espírito Santo
David Buan
Dave Pentland
Rebecca Burton
The Salt Studio
Benji & Nico
Manon Michel
Zoé Dangleant
Marine Dadoun
Agathe Morelli
Eric Finet
Delphine D'Haussy
Sacha
Kathie Laroche
Guillaume, Catherine
et Antoine Legras
Laetitia Durand
Joseph
Stellio Caillat
Marnick Lucas
Leslie Vidal
Whereby

**Jeremy
Bernard** Photographe
France

**Fabian
Bodet** Photographe
France

**Eric
Carpentier** Auteur
France

**Cody
Cobb** Photographe
États-Unis

**Vincent
Colliard** Auteur
France

**Yves de
Orestis** Photographe
France

**Casey
Dubois** Photographe
États-Unis

**Sandrine
Elberg** Photographe
France

**Sam
Favret** Auteur
France

**Charles
Fréger** Photographe
France

**Choi
Haeryung** Illustratrice
Corée du Sud

**Julien
Herry** Auteur
France

**Daniel
Klinckwort** Auteur
Mexique

**Pia-Mélissa
Laroche** Illustratrice
France

**Mark
Mahaney** Photographe
États-Unis

**Marc
Majewski** Illustrateur
France

**Chloé
Poizat** Illustratrice
France

**Morgan
Renault** Auteur
France

**Luca
Schenardi** Illustrateur
Suisse

**Thomas
Vennin** Auteur
France

**Fabien
Voileau** Photographe
France

**Harvey
Wright** Auteur
États-Unis

Jours

Il y a des jours, comme ça, où les nuages descendent du ciel pour se confondre avec les terres enneigées. L'horizon disparaît, les ombres s'évaporent. Les notions de profondeur ou de distance ne sont plus qu'un lointain souvenir, perdu dans un épais manteau laiteux. Voilà le *whiteout* – le jour blanc ou blanc dehors.

Redouté des explorateurs polaires, ce phénomène peut transformer une expédition en véritable cauchemar. Vincent Colliard et Børge Ousland sont prêts à l'affronter. Depuis 2014, les deux aventuriers se mesurent aux grands déserts blancs dans le cadre du projet Icelegacy : traverser les vingt plus vastes calottes glaciaires de la planète afin de documenter la fonte des glaces. Un jour de printemps, ils débarquent à l'extrémité du glacier de Wrangell-Saint-Élie, au sud de l'Alaska, pour une expédition de 430 kilomètres à ski et voile à traction.

Blancs



Le véritable monstre que l'on redoute à chacune de nos expéditions est arrivé. En s'aventurant ici, on savait qu'il finirait par nous tomber dessus.



Jour 1 — 9 km

Ce matin, Paul Claus, légende de l'aviation en zone sauvage, vient nous chercher dans le village de Chitina. On dispose nos sacs, traîneaux, skis, essence et fusil sur le sol, devant son Cessna 185. « Mais c'est beaucoup trop ! Et vous n'avez pas besoin d'un fusil là où vous allez. Les ours bruns et noirs sont moins curieux que les ours blancs, et ils ne vont pas sur les glaciers ! » Paul est visiblement agacé. Il tente d'appeler son fils, pilote lui aussi, pour convoier la moitié de notre équipement. Le fils ne répond pas. La pression monte. La météo est parfaite pour voler mais on reste cloués au sol pour l'instant. « Bon, OK les gars. Je détache les sièges de l'avion, sauf le mien, pour l'alléger, on charge et on y va. » Mais le fusil reste là.

Deux heures et demie plus tard, on pose le pied sur le glacier de Novatak. « Vous allez me supplier de revenir dans trois jours pour

changer vos skis, ils sont trop étroits. C'est l'Alaska, ici ! » Plutôt en baver que de l'appeler à l'aide. Paul s'envole. Au lieu de se mettre en route vers notre destination finale, à l'extrême ouest, on part à l'opposé, direction le bord du glacier. Le genre d'endroit bien trop escarpé pour faire atterrir quoi que ce soit mais, à nos yeux, le vrai point de départ pour accomplir une traversée complète.

Jour 2 — 25 km

C'est notre deuxième jour sur la glace mais aussi une grande première. Avant de partir, nous avons convenu avec le professeur Jeffrey Welker, spécialiste d'écologie arctique à l'université d'Anchorage, que nous allions relever quotidiennement des échantillons de glace pour de futures analyses scientifiques sur la chimie de l'eau. On transporte dans nos traîneaux un « sac science » avec des contenants, un thermomètre, des gants et du gel hydroalcoolique. Chaque soir, une fois le

camp monté, on cherche un endroit vierge, on se désinfecte, on collecte soigneusement de la neige de surface sans trop creuser et on sécurise l'échantillon tout en notant la date, la position, l'altitude et la température. Ces relevés sont essentiels pour l'étude de la récession des glaciers et nous rappellent ce qu'on est venus faire là, dans le froid de l'Alaska.

Selon moi, alors que toutes les terres ont été découvertes, un explorateur doit servir une cause lors de ses expéditions. Mon engagement est né en 2010. Cette année-là, j'ai rejoint Børge en plein tour de l'océan Arctique à la voile. Nous avons mis trois semaines pour traverser le passage du Nord-Ouest, là où, un siècle plus tôt, l'explorateur norvégien Roald Amundsen avait mis trois ans. Bien sûr, nous étions mieux équipés et informés. Mais la vraie raison, c'est la fonte de la banquise qui a libéré les passages du Nord-Est et du Nord-Ouest suffisamment longtemps pour que nous puissions y faufler notre trimaran. En m'approchant de la berge, je n'oublierai jamais le regard d'un ours polaire cherchant désespérément à manger entre les pierres du détroit de Bellot, habituellement couvert de glace. Un choc. J'en ai encore des frissons rien que d'y penser. C'est là que l'idée du projet Icelegacy a commencé à germer, avec l'envie d'apporter notre contribution à la sauvegarde de ces écosystèmes menacés.

Jour 3 — 47 km

La journée commence sous la pluie. Sortir de la tente avec la perspective d'être mouillés dans un milieu glacé est bien pire que de skier par -20 °C. La météo s'améliore un peu. Mettre un ski l'un devant l'autre dans cette soupe devient moins pénible. Børge s'arrête. Il regarde de part et d'autre puis se retourne vers moi. « Un ours ! »

Des traces, seulement. Je repense à la remarque de Paul, deux jours plus tôt... Les ours bruns partent en hibernation vers octobre et sortent à la fin du printemps. On est en plein mois de mai, la possibilité d'en rencontrer est donc loin d'être nulle. On se déplace en faisant suffisamment de bruit pour avertir de notre présence. Il ne faut jamais surprendre un ours ! Si la situation se présentait, on procéderait par étape : avant tout, rester calme, utiliser la fusée éclairante, puis le poivrier si ça ne suffit pas à l'effrayer et, en tout dernier recours, une arme à feu, avec une balle en caoutchouc à utiliser avant les pleines. Je n'en suis jamais arrivé là, heureusement.

Jour 5 — 85 km

Ça y est. Le véritable monstre que l'on redoute à chacune de nos expéditions est arrivé. Après quelques heures de grand soleil, les nuages ont débarqué et nous voilà pris dans le fameux *whiteout*. En s'aventurant ici, on savait que ça finirait par nous tomber dessus. L'horizon disparaît, le blanc du sol se confond avec celui du ciel et nous donne la sensation déroutante d'être enfermés à l'intérieur d'une immense sphère immaculée. Les ombres s'effacent, on ne peut même plus distinguer nos propres traces. Imaginez un flash d'appareil photo devant les yeux, en continu. Pour faire simple, on ne voit plus rien.

On s'encorde, par mesure de précaution, même si le terrain n'est pas crevassé pour l'instant. Un automatisme que l'on n'avait pas forcément avant, par flemme ou par arrogance, peut-être. Mais on s'est déjà fait surprendre... Dans les montagnes Chugach, toujours en Alaska, Børge est tombé deux fois dans des crevasses à quelques heures d'intervalle. Sans la corde, il ne serait probablement plus là. Rappelons-le,





un glacier est vivant, il bouge. Les crevasses les plus dangereuses ne sont pas celles que l'on voit mais celles qui restent camouflées sous les ponts de neige, qui ont eux-mêmes tendance à se fragiliser sous l'effet du réchauffement. « *They can be everywhere!* » dirait Børge. Au danger du terrain s'ajoutent les rencontres inattendues. Un jour, au Spitzberg, on a croisé des traces d'ours très très fraîches alors qu'on ne voyait pas à deux mètres. Peut-être était-il juste devant nous... On ne le saura jamais.

Jour 8 — 164 km

Quelle agréable surprise, ce matin, d'ouvrir la tente et de découvrir le paysage après avoir monté le camp dans un épais brouillard. Mais l'éclaircie est de courte durée. Quelques heures plus tard, l'étau du nuage blanc se referme de nouveau sur nous.

Le manque de visibilité durant plusieurs jours consécutifs sur une calotte glaciaire est difficile à supporter, moralement. La frustration se fait sentir et on en vient vraiment à se demander ce qu'on est venus faire ici, pour rester polis. Mais abandonner n'est jamais une option. Heureusement, on peut compter l'un sur l'autre pour se motiver. Je me fixe aussi des petits objectifs pour tenir le coup. « Allez, plus que trente minutes jusqu'au *break!* » C'est dur, mais le thé chaud et le petit morceau de chocolat qui nous attendent à l'arrivée n'en sont que meilleurs. Ne pas penser à demain, se contenter de peu et célébrer chaque étape franchie comme une victoire.

Jour 10 — 248 km

Cinq heures, le réveil de mon GPS sonne. Børge extrait son bras du duvet et démarre le réchaud. Notre routine est bien rodée :

faire fondre de la neige pour le petit déjeuner, réchauffer l'eau de nos thermos de la veille, brancher la centrale de communication, consulter les éventuels messages du monde extérieur, regarder la route de la journée et marquer des points GPS si besoin, se raconter nos vies et quelques blagues, une boisson chaude, un porridge chocolaté et c'est parti.

Pas si vite aujourd'hui, tout est gelé. Il faut réchauffer le zip de la tente pour en sortir. Ce froid va sûrement durcir la croûte en surface, ça promet de bien glisser. On progresse doucement. Finalement, le vent se lève et dissipe le brouillard. Le soleil revient enfin, et nos espoirs avec ! On sort les voiles de traction, tout excités. Elles se gonflent et nous voilà comme des papillons volant au milieu de l'immensité blanche, ou deux gamins,



le sourire jusqu'aux oreilles, jouant avec le vent. On avale 52,74 kilomètres en quelques heures. Le camp monté, Børge me lance : « Vince, je me souviendrai de cette journée pour le restant de mes jours. » Moi aussi.

Jour 11 — 248 km

Le lendemain matin, la tente claque comme une voile dans le vent. La neige tombe... à l'horizontal. « Ça souffle et c'est blanc ! » Le beau soleil de la veille a cédé face au *whiteout*. Encore lui. On a la chance de pouvoir compter sur notre ami norvégien Lars Ebbesen comme routeur. Il nous envoie les informations météorologiques nécessaires, la pression atmosphérique, l'évolution des températures, la force du vent et les précipitations. Mais le *whiteout* est difficile à prévoir, même

avec la technologie d'aujourd'hui. « On reste ici ? Aucun intérêt de continuer dans ces conditions. »

On profite de cette pause pour examiner de plus près notre itinéraire des prochains jours, faire quelques points de couture et écouter des livres audio. De mon côté, j'alterne entre Yuval Noah Harari, Naomi Klein et Coluche. Allongés dans nos sacs de couchage, on se délecte de quelques carrés de chocolat qu'on laisse longuement fondre en bouche. Des petits moments volés qui nous permettent d'oublier les difficultés et de se concentrer sur le présent. Ce repos forcé nous fait le plus grand bien mais on garde à l'esprit que notre marge est réduite. Nous sommes en autonomie complète, il faut progresser quoi qu'il arrive. L'arrêt est possible, mais le temps est compté.

Jour 13 — 303 km

« Blanc, c'est blanc ! » Et c'est frustrant. Il est neuf heures, on repart.

Le vent souffle en continu. On tente de sortir les voiles de traction. L'exercice est périlleux. Le vent est bien trop fort, la voile nous tire violemment vers l'avant tandis que les skis et les traîneaux s'enfoncent dans la poudreuse humide. Impossible de trouver le point d'équilibre. Un essai, deux essais. C'est peine perdue. On range les voiles, on baisse la tête et on avance comme deux machines à travers le *whiteout*. Je suis épuisé. Il faut rester bien concentré pour naviguer sans repère. Malgré le manque total de visibilité, j'essaie de ne pas garder les yeux rivés sur le GPS. C'est un outil bien pratique mais il nous éloigne encore davantage de nos propres sens. Je préfère avant tout rester attentif aux indications que me donne la nature.

À ce petit jeu, le vent peut aussi être un allié précieux. Il existe souvent un vent prédominant sur les calottes glaciaires qui laisse des marques dans la neige. Une fois dans la bonne direction, il suffit de conserver l'angle entre ces traces et nos skis pour maintenir le cap. De la même façon, on accroche des petits fanions sur nos bâtons de ski pour se positionner en fonction de la manière dont ils flottent dans l'air.

Aujourd'hui, pourtant, le vent reste notre ennemi. Il doit bien souffler à 80 km/h. L'idée de monter le camp plus tôt nous vient même à l'esprit. Les glaciers sont des endroits propices aux grands vents. Ils peuvent hurler jusqu'au déchirement sans aucun obstacle pour les ralentir. Les conditions se calment un peu, alors on continue.

Après 22,7 kilomètres, on est crevés, les batteries déchargées. Face à cette immensité homogène, sans aucun repère auquel se raccrocher, notre cerveau est mis à rude épreuve. Il devient difficile de rester concentrés et on s'endort, peu à peu.

Mais haut les cœurs, aujourd'hui marque les trente ans de la première expédition de Børge ! En 1986, il traversait le Groenland avec ses acolytes norvégiens, sans membrane, ni GPS et téléphone satellite. De mon côté, j'avais trois mois et demi ! J'ai grandi en lisant ses récits, en rêvant devant ses grandes premières au pôle Nord... C'est une légende. J'ai parfois du mal à réaliser que je suis là, avec mon héros d'adolescence qui est désormais mon partenaire d'expédition, et mon ami. Le soir venu, on s'offre un cognac pour fêter ça.

L'horizon disparaît, le blanc du sol se confond avec celui du ciel. Les ombres s'effacent, on ne peut même plus distinguer nos propres traces.





Jour 14 — 334 km

La calotte de Wrangell-Saint-Élie n'est pas très haute en latitude, proche de l'océan et entourée de hautes montagnes, dont les mythiques mont Logan et mont Saint-Élie culminant à plus de 5000 mètres d'altitude. La masse d'air chaud venue du large rencontre l'air froid des montagnes, provoquant un échange thermique important sur un périmètre réduit, ce qui rend la météo particulièrement instable et les températures fluctuantes, passant de -15 °C à +10 °C en un rien de temps! Bref, les conditions parfaites pour voir s'accumuler de la neige sous nos skis et nos traîneaux, et ralentir notre progression.

Partir en expédition oblige à être créatif. En autonomie, il faut réduire au maximum le poids à tirer dans nos pulkas, qui font tout de même chacune 80 kilos! Alors plus un objet peut avoir de fonctions, mieux c'est. Aujourd'hui, c'est le beurre qui nous sauve la mise: il apporte du gras à nos plats lyophilisés, mais c'est aussi un très bon lubrifiant pour empêcher la neige de coller sous nos skis!

Les spatules beurrées, on avance à nouveau. Mais à la fin de la journée, le *whiteout* est

de retour. Encore et toujours. Deux jours consécutifs sans brouillard, est-ce vraiment trop demander ici? Cela dit, nous sommes satisfaits, le compteur affiche 31 kilomètres. C'est plutôt une bonne journée, finalement.

Jour 16 — 370 km

La pire journée de l'expédition. Du blanc, encore du blanc, et la vallée glaciaire devant nous est truffée de crevasses. Corde bien tendue, j'avance doucement. Børge est à une quinzaine de mètres derrière moi. « Dix degrés sur ta gauche! — Cinq sur la droite! — OK, cap! » À tour de rôle, on se relaie en tête de cordée. Pendant une heure et demie, le premier mène la danse pendant que le second repose ses nerfs et garde un œil sur les changements de direction. Plus question de jouer avec les éléments pour naviguer. On a marqué des points GPS bien précis qu'on respecte à la lettre grâce à des images satellites géoréférencées. Sans ça, il serait tout bonnement impossible d'avancer.

Au fil des années et des expéditions, j'ai développé un autre outil bien pratique pour naviguer dans l'enfer blanc: connaître mes propres défauts. Je sais que si je suis



pris dans le *whiteout*, sans aucun repère, je dévie de ma route de plus ou moins 10 degrés sur la gauche au bout d'une quinzaine de minutes. J'ai réalisé ça un jour d'été au Svalbard, pris dans un brouillard blanc et bien épais. Le terrain était tout plat, il faisait relativement chaud et il n'y avait pas de vent, donc pas de traces pour aider à la navigation. J'avais l'impression d'être perdu dans l'espace! Comme je devais vérifier mon cap constamment, j'ai remarqué qu'à chaque fois que je m'arrêtais le GPS me demandait de redresser mon cap de 10 degrés sur la droite. Je n'ai pas vraiment d'explication à ça, mais maintenant que je le sais, je peux anticiper!

Bilan du jour: 10 kilomètres en dix heures. Une affaire rentable, donc... En déchaussant les spatules, on a de la neige jusqu'aux hanches. Je me souviendrai de ce seizième jour.

Jour 18 — 407 km

Bip-bip, bip-bip, bip-bip... Déjà? Il est quatre heures. En à peine quatre-vingt-dix minutes on est prêts, les skis aux pieds. Record battu.

On s'est levés une heure plus tôt pour espérer passer un dernier col dans de bonnes conditions. On le redoute depuis le début de l'expédition mais c'est le seul accès vers la langue glaciaire de Miles, porte de sortie du glacier. Il faut monter et redescendre de l'autre côté, pris au piège entre les sommets. Plus tôt on y sera, mieux ce sera. La montagne n'aura pas eu le temps de se réchauffer. Le manteau neigeux peut rapidement s'avérer très instable à cet endroit et des avalanches pourraient nous engloutir.

Finalement, le passage dudit col se fait sans encombre. Les éléments seraient-ils de notre

côté, aujourd'hui? Tout paraît tellement plus simple avec un peu de visibilité! On peut même distinguer des traces d'ours sous nos skis. Un indice qui ne trompe pas, le bout du glacier n'est plus très loin. Le compteur affiche 22 kilomètres. Si tout va bien, on sera sortis de la calotte demain. Mais on préfère rester prudents. S'il est une chose que le *whiteout* de l'Alaska nous a apprise, c'est qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours...

Jour 19 — 430 km

C'est fait! Les 430 kilomètres de la calotte sont derrière nous, la traversée est validée! On se tombe littéralement dans les bras.

Les émotions montent et se mélangent d'un coup: la satisfaction d'avoir rempli notre mission, l'impression de s'être dépassés, la chance d'avoir traversé un endroit merveilleux que l'Homme n'est pas censé voir, cette sensation incroyable de liberté et, de mon côté, le bonheur de partager tout ça avec Børge...

On appelle Paul, le pilote, pas peu fiers, pour lui donner de nos nouvelles. « Yeah, les gars! Bien joué! » De la part d'un homme qui a réalisé la toute première traversée de ce glacier en 1981, alors que je n'étais même pas né, c'est quelque chose.

Mais notre expédition est loin d'être terminée. Il nous faut encore skier sur le lac de Miles, partiellement gelé, rejoindre le pont Million Dollar et descendre la rivière Copper sur nos radeaux gonflables, pour retrouver la civilisation. En chemin, on fête l'anniversaire de Børge. Quelques jours en avance, mais qu'importe. Je n'ai pas trimballé tout ce cognac dans ma pulka pour rien! Le tout accompagné des meilleurs morceaux de Jimi Hendrix et d'un peu de chocolat, bien entendu.

Peu à peu, la vie réapparaît. On croise le chemin de Pygargues à tête blanche, d'oies et de phoques. On reste d'ailleurs bouche bée devant la plus grande trace de grizzli qu'on ait jamais vue! Plus loin, un ours trace sa route sur la rive. Après trois semaines dans le vide et la solitude du *whiteout*, voilà qui nous rappelle pourquoi on a décidé de se lancer le défi de traverser les plus grandes calottes glaciaires de la planète: établir un pont entre l'aventure et la science afin de participer à la préservation de ces environnements exceptionnels. Et même s'il nous faudra encore affronter le *whiteout* et ses terribles conditions, on pense déjà à la prochaine traversée de glacier. ●

